

FAUT-IL PRENDRE AU SERIEUX LES LARMES DU POUVOIR?

Alain Faure - directeur de recherche CNRS

Pacte - Sciences po Grenoble - Université Grenoble Alpes

[Colloque Langages & Politiques](#) - MSH Alpes - 16/17 décembre 2019

<i>Introduction. Une démocratie sensible en formation?</i>	1
<i>L'intime, l'esprit des lieux et le vaste monde</i>	1
1. Des sanglots fondateurs	2
2. Les larmes d'impuissance de l'incarnation	3
3. Gouverner c'est pleurer ensemble	4
<i>Conclusion. La science politique est une littérature</i>	5
<i>Références citées</i>	6

Introduction. Une démocratie sensible en formation?

La communication s'appuie sur des recherches en cours concernant la place et le rôle des émotions dans l'engagement en politique. Plus précisément, mes travaux portent sur les épreuves émotionnelles des personnes qui occupent des postes électifs de premier plan dans les grandes collectivités locales. Ces enquêtes sont menées dans une perspective comparée entre la France, l'Italie et le Japon. Elles ont déjà fait l'objet d'un ouvrage (Faure 2017) et d'un article de synthèse (Faure 2018). Je profite de l'incubateur MSH Alpes [Langages & Politiques](#) pour exposer des questionnements qui touchent les trois énigmes du colloque sur les lexiques, l'incarnation et les lieux. Dans la littérature scientifique en science politique, les travaux de référence montrent sans ambiguïté que les larmes des leaders politiques sont a-sincères, calculées et stratégiques. Pour faire écho à la joute du colloque sur les "bons" et les "méchants", les élus tiennent presque toujours le mauvais rôle dans la pièce, et même lorsque l'affichage de leurs émois participe à l'incarnation de valeurs ou à une symbolique de l'identité territoriale, les analystes retiennent d'abord les mécanismes de manipulation et d'instrumentalisation à l'œuvre. Cette façon de décrypter le pouvoir en tenant à distance ses fragilités et ses ambiguïtés s'inscrit dans une solide tradition critique en sociologie des élites qui relie la construction sociale des sentiments à des rapports de force et à des mécanismes de domination.

Cependant, l'agenda scientifique des politistes semble écorné depuis quelques années par une belle controverse scientifique, l'hypothèse d'un *Emotional Turn*, sur l'argument générique que les affects occupent une place croissante dans la vie en société au point de perturber certains cadres analytiques en sciences sociales. Rapportée à l'étude des élites, ce *tournant* donne l'occasion de discuter la place des affects dans l'exercice du pouvoir. Je souhaite ici prendre au sérieux la piste d'une *démocratie sensible* en formation en argumentant trois constats qui résonnent avec les thématiques successives du colloque: l'engagement en politique s'écrit sur des sanglots fondateurs; les larmes publiques sont parfois un indice d'incarnation dans l'impuissance; le fait de *pleurer ensemble* permet aussi de gouverner sur chaque territoire.

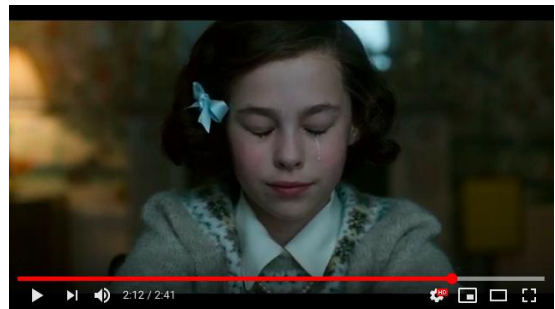
L'intime, l'esprit des lieux et le vaste monde...

Sur les plans conceptuel et méthodologique, il existe une vaste littérature scientifique qui questionne les émotions politiques dans des perspectives sociohistorique, anthropologique et philosophique. La science politique et la sociologie politique investissent ce champ depuis quelques années seulement, mais avec appétit.

On note en première ligne une position assez classique sur l'idée qu'il faut d'une part intégrer les affects dans les schémas de lecture existants et d'autre part concentrer l'analyse sur les mouvements sociaux. On trouve parmi les auteurs français les plus convaincants sur ce registre les sociologues Philippe Braud (Braud 1971) et Christophe Traïni (Traïni 2015). On peut aussi mentionner les publications qui mettent en discussion *la politique à l'épreuve des émotions*. Outre un travail de synthèse que j'ai récemment copiloté avec Emmanuel Négrier (Faure Négrier 2017), deux ouvrages collectifs proposent un panorama élargi sur *les dimensions émotionnelles du politique* (Sommier Crettiez 2012) et sur *la démocratie des émotions* (Blondiaux Traïni 2019).

Dans la présente communication, je souhaite surtout m'inspirer d'une part des analyses qui surlignent la complexité du langage dans les processus de production de l'ordre et d'autre part des essais qui s'aventurent dans ce que l'on pourrait nommer l'égo-politique (nous y reviendrons en conclusion). Je mobiliserai en particulier les travaux du politiste Pierre Muller sur les référentiels (Muller 2015), du sociologue Christian Le Bart sur l'histoire des émotions (Le Bart 2019), de l'anthropologue Marc Abélès sur la territorialité du politique (Abélès 2014) et de l'historien Yvan Jablonka sur l'égo-histoire (Jablonka 2014). Ces quatre auteurs partagent une même perspective foucauldienne sur l'idée que *les mots font violence aux choses* mais ils se démarquent aussi par l'attention fine portée au lien qui s'établit entre l'expérience intime de la politique, l'enracinement territorial des individus et la formulation par les élites d'une vision du monde. En écho aux travaux du sociologue Hartmut Rosa, il s'agit en quelque sorte de prendre au sérieux les larmes du pouvoir, avec l'objectif d'ouvrir une fenêtre sur la façon sensible (passionnelle, esthétique, corporelle, littéraire...) dont les gouvernants et les électeurs *entrent en résonance* (Rosa 2018).

1. Des sanglots fondateurs



The Crown - extrait tiré de la [saison 3](#) (2019 - Netflix)

<https://www.youtube.com/watch?v=kyr5PVwX3pY>

Dans la saison 3 de la série anglo-américaine *The Crown*, qui raconte la vie de la reine Elisabeth II d'Angleterre de 1947 à 1976, l'extrait ci-dessus met en images le *flash back* où la bouillonnante Margaret - sœur cadette de la future reine - se souvient de la sentence de son majordome lui assignant le rôle qu'elle devra désormais tenir auprès de sa sœur. Les larmes qui coulent alors sur son visage enfantin racontent la blessure vive de sa première exposition frontale au pouvoir. A la sortie de la série, les critiques ont salué la fidélité historique de cette saga signée par Peter Morgan, en louant notamment la qualité des dialogues qui montrent la reine aux prises avec ses premiers ministres successifs dans les situations de crise politique. Les échanges mettent en scène la froideur distanciée du protocole mais aussi l'expression subtile des blessures personnalisées, presque intimistes, qui semblent conditionner les bras de fer entre le Gouvernement et la famille royale. Au fil de ces joutes feutrées, le romancier donne une coloration émotionnelle aux conflits où il relict presque toujours la grande histoire de la monarchie parlementaire au miroir des épreuves affectives que chacun des protagonistes a traversées dans son enfance.

Quittons le cinéma. Les sanglots enfantins peuvent-ils éclairer l'énigme du goût du pouvoir? La centaine d'élus que j'ai entraînés explicitement sur cette piste (en les assurant de l'anonymisation des données collectées) m'a permis de repérer les blessures et les traumatismes vécus dans l'enfance qui formataient visiblement le rapport à l'autorité et au collectif des futurs gouvernants. Les récits dévoilent des drames familiaux, des accidents, des secrets de famille, des rencontres marquantes. La politique est appréhendée avec gravité dans le flou de ces tensions premières où s'entremêlent des sentiments d'indignation, de fierté et d'orgueil. L'intensité de ces épreuves émotionnelles enfantines n'est bien sûr pas corrélable avec leur future vocation politique mais elles racontent une hyper attention précoce et spécifique aux injustices et aux

violences du monde. J'ai par exemple recueilli des confidences assez inattendues en Italie sur l'image de l'autorité incarnée par les parents, le plus souvent le père, avec l'impression que l'imaginaire enfantin de la politique était formaté en profondeur à l'aune de ressorts de type psychanalytique. Le désir, l'amour et la haine construits dans le cercle familial occupent une place centrale dans les récits sur l'engagement politique.

Comment faire entrer ces résultats dans les corpus de connaissance déjà établis en science politique et en sociologie politique? La psychanalyse a particulièrement mauvaise presse dans la discipline et la parole des élus placés *sur le divan* de leurs traumatismes enfantins suscite la suspicion voire l'ironie. Ce que me racontent mes interlocuteurs relève du registre de la confiance, de l'introspection et de l'interprétation a posteriori. Souvent, l'échange se termine dans l'étonnement (parfois l'embarras) tant ce langage du cœur apparaît aux frontières de l'indicible. Il s'agit de données intimes, sensibles, enfouies, qui paraissent difficilement saisissables dans les grilles de lecture des politistes. Et pourtant... Les sanglots fondateurs éclairent potentiellement les énigmes de la longévité et de la fidélité en politique sous un jour nouveau.

Retour à la série *The Crown*: les trois saisons sont rythmées par des crises politiques nationales et internationales que les gouvernants affrontent au filtre de leur perception sensible des choses, presque de leur *épaisseur sentimentale*. Les joutes de la reine avec Winston Churchill (saison 1) puis avec Harold Wilson (saison 3) sont à cet égard impressionnantes sur le plan romanesque dans la mesure où le spectateur finit par se dire que le comportement de ces trois leaders est totalement indexé aux soubassements émotionnels de leur personnalité. N'y a-t'il que le procédé cinématographique pour mettre à jour avec tant d'acuité le lexique masqué de ces émotions enfouies?

2. Les larmes d'impuissance de l'incarnation



Extrait du discours de [Nicolas Hulot](#) (04/09/2018 - CNews)

<https://www.youtube.com/watch?v=30up24OuBz4>

Dans la cérémonie de départ diffusée en direct sur les chaînes d'information continue, qui met en scène le ministre de l'environnement Nicolas Hulot submergé par l'émotion au moment d'exposer les motifs de sa démission, on retrouve le rictus quasi-enfantin de dépit surgi quelques jours plus tôt sur son visage lorsqu'il décidait d'annoncer, à la surprise générale, sa démission en direct sur France Inter. Le héraut des grandes causes environnementales que les Français plébiscitent dans les sondages s'expose sans fard, à la fois démuné et transcendé par la politique, comme si la confiance qu'on portait en lui le plaçait dans une situation shakespearienne d'incarnation impuissante. Les promesses qu'il n'arrive pas à traduire en politiques publiques le poussent à démissionner bien qu'il croie dur comme fer au rôle de la puissance publique pour réparer le monde. Sa détermination à lutter contre les désastres écologiques n'est pas individuelle mais spirituelle, messianique, presque prophétique.

Quittons les *sunlights* du direct. Dans quelle mesure ces larmes de dépit face à la complexité du travail ministériel nous informent-elles sur l'incarnation du pouvoir et sur l'ingouvernabilité des sociétés complexes? Je rapprocherais volontiers cette séquence de témoignages d'élus locaux qui tempèrent toujours les aveux d'impuissance (à l'épreuve de la décision) par des élans d'exaltation (au contact des "vrais gens"). Dans les entretiens en tête à tête, j'ai été surpris de constater combien les leaders déploraient leurs difficultés à "changer les choses" tout en soulignant sans cesse que l'essentiel de leur combat politique concernait la confiance tissée avec leur électorat. Dans leur façon de raconter cette relation, on a l'impression qu'ils sont *habités* par leur fonction: dès les frissons de la première campagne électorale, les attentes des électeurs orientent leur *mission* sur des ressorts charnels et spirituels. Ils deviennent les "élus" du peuple... On pense

alors aux anthropologues qui suggèrent que l'exercice démocratique se déroule d'abord *au-delà* de l'Etat. Dans ses travaux sur les Indiens Guayakis en Amazonie, Pierre Clastres avait découvert que le « chef » tirait son autorité d'une fonction d'incarnation du groupe qui ne comportait aucune fonction de commandement (Clastres 1974). Le leader de la tribu avait même l'interdiction explicite de dicter des règles, de posséder des biens ou d'accéder à des privilèges. Son pouvoir ne s'affirmait que dans les replis sensibles du langage et du paraître. Il tirait sa légitimité de sa capacité à énoncer les valeurs du groupe, valeurs qu'il déclamaient sur un mode poétique et onirique à partir d'une gestuelle souvent emphatique. Celui qui représentait le collectif n'était que le conteur bavard et légèrement excentrique d'un récit enchanté visant à entretenir par le verbe un rapport esthétique, presque sensuel, à la communauté. Et la coercition était totalement absente des échanges (hormis dans les situations de conflit avec d'autres tribus).

Retour à Nicolas Hulot et [aux larmes des puissants qui incarnent leur force politique](#): la liste est longue, dans l'actualité politique nationale et internationale récente, des *leaders d'opinion* qui pleurent en public. On y décèle les blessures (et parfois aussi les larmes de joie) d'un travail de représentation qui échappe aux seules explications par des enjeux de domination. Quelles que soient leur compétence, leur probité et leur position de classe, ces médiateurs se présentent comme des fauves blessés au cœur tendre qui, sans cesse et en vain, affrontent et transcendent, par l'incarnation, les vertiges de l'impuissance publique.

3. Gouverner c'est pleurer ensemble...



in [Le Président](#) - Yves Jeuland (2010 - Rezo Films)

<https://www.dailymotion.com/video/xfqpf7>

Dans un superbe film-documentaire d'Yves Jeuland, qui suit la dernière campagne électorale de Georges Frèches en Languedoc-Roussillon, plusieurs séquences illustrent la façon dont le candidat à sa succession opère à l'intersection du spectacle, de la sincérité et du cynisme. Dans l'extrait ci-dessus où il termine son discours de façon théâtrale ("*J'ai préféré ignorer la haine des loups qui hurlent dans la nuit. Je suis bâti à l'acier, je suis tendre aussi. Je le montre pas. Si vous êtes trop tendre, on vous tue. Moi je tue toujours le premier. Et après je pleure...*"), on pense aux larmes d'incarnation évoquées plus haut mais ce récit du combat politique illustre aussi la violence des tournois locaux d'action publique. Celui qu'on appelle *le Président* n'est pas juste un bon comédien qui fait vibrer les foules. C'est avant tout un décideur, autoritaire et souvent visionnaire, qui a marqué de son empreinte les grandes orientations de sa ville et de sa région en matière d'urbanisme, de politiques sociales et culturelles, de développement économique. L'énigme de cette empreinte, c'est sa territorialité. Les idées et l'influence de Georges Frèches n'ont jamais été reconnues au niveau national. Sa légitimité de décideur est restée contenue dans une relation de confiance et de croyance avec les seuls habitants du Languedoc-Roussillon.

Quittons la Septimanie... Dans les tournois politiques locaux où les élus sans cesse s'exposent et se confrontent, les joutes se nourrissent d'affrontements, de bravades, d'euphorie et de fierté. Avant la raison et la délibération, la politique est affaire de tensions et de pressions. Il faut capter la confiance des électeurs, et vanter les atouts du territoire pour qualifier les dispositifs d'action publique. L'exercice du pouvoir est indexé à la charge émotionnelle des combats internes et des grandes promesses. Les leaders doivent raconter l'ordre local des choses et le plus souvent ils appréhendent cette harmonie communautaire avec des arguments qui touchent aux valeurs et à l'identité. Il leur faut raconter le lien viscéral au territoire dans sa profondeur (l'enracinement, l'ancrage, la fidélité, le patrimoine) et dans son horizontalité (la proximité, le voisinage, les solidarités, les réseaux). Pour prendre des décisions qui impactent la vie des habitants, l'entrée en communion

devient une étape obligatoire où la confiance et l'ordre sont inextricablement liés à l'esprit des lieux. La capacité à gouverner implique précisément de mettre des mots sur cette *magie* des lieux. La médiation politique locale se construit dans une forme d'empathie émotionnelle: on ne parle pas politique, on ne raconte pas l'intérêt général et on ne s'affronte pas de la même façon à Montpellier, Strasbourg, Lille ou Marseille. Sur chaque territoire, pour engager des réformes, l' élu conquiert le consentement des électeurs en entrant en résonance avec son électorat. On pourrait presque dire que gouverner, c'est d'abord savoir pleurer ensemble.

Retour à Georges Frèches. *Le Président* manœuvrait avec talent la *magie des lieux* pour porter le récit fervent d'un horizon partagé. Il savait raconter le droit au bonheur dans une esthétique spatialisée du pouvoir. A Montpellier, on apprécie le leader à la fois égocentré et emphatique, provocateur et érudit, joueur et intransigeant. On retrouve le principe de cette alchimie complexe dans toutes les ascensions politiques en France. Les élus construisent une symbolique territoriale de l'autorité qui personnalise et médiatise les contradictions de la société locale. Certaines des carrières restent bloquées au niveau urbain ou régional (à l'image du parisien Bertrand Delanoé). D'autres prennent une tournure nationale qui se nourrit de cette identité territoriale (à l'image du corrézien Jacques Chirac). D'autres encore en font un tremplin européen (à l'image du savoyard Michel Barnier). À l'étranger, on retrouve un mécanisme assez similaire mais qui, en l'absence de cumul des mandats, distingue plus nettement les trajectoires locales et nationales (à l'image du catalan Carles Puigdemont). Plus que les compétences gestionnaires, c'est la justesse du travail d'empathie sensible avec le territoire qui devient l'élément déterminant d'affirmation d'une légitimité à gouverner.

Conclusion. La science politique est une littérature...

« Concilier sciences sociales et création littéraire, c'est tenter d'écrire de manière plus libre, plus originale, plus juste, plus réflexive, non pour relâcher la scientificité de la recherche, mais au contraire pour la renforcer. [...] Réciproquement, la littérature est compatible avec la démarche des sciences sociales. Les écrits du réel -enquête reportage, journal, récit de vie, témoignage- concourent à l'intelligibilité du monde. Ils forment une littérature qui, au moyen d'un raisonnement, vise à comprendre le passé ou le présent. » (Jablonka 2014)

Les trois extraits de film présentés plus haut montrent l'importance de la charge émotive de chaque point de vue singulier et contextualisé. L'étude des larmes du pouvoir, que ces dernières soient enfouies, inattendues ou théâtralisées, ouvre un questionnement balbutiant en sciences sociales sur la place des émotions dans la vie sociale. Cette facette de la démocratie en est encore, sur le plan analytique, au stade de la *terra incognita*. Prendre au sérieux les épreuves émotionnelles du politique, c'est s'aventurer dans un voyage en ego-politique sur des fragilités et des vulnérabilités. C'est faire l'hypothèse qu'à l'image des démarches d'égo-histoire, les motifs sensibles du politique délivrent des informations décisives sur la compréhension du pouvoir. Je me permets deux détours pour illustrer les défis scientifiques (loin d'être résolus) en présence.

Lors de mon séjour de recherche à Naples en 2008, j'ai découvert que le sociologue Lucien Sfez avait écrit un petit livre (rapidement épuisé et jamais cité dans les bibliographies) relatant sur le mode du carnet de bord littéraire son activité de conseiller politique auprès du maire communiste de l'époque, Maurizio Valenzi (Sfez 1980). L'auteur raconte, au fil de ses rencontres, un double sentiment d'ivresse et d'ahurissement devant des faits, des mots et des atmosphères qui sortent totalement du cadre d'analyse promu avec succès dans ses précédents ouvrages. La schizophrénie du propos est à son comble dans l'épilogue de l'ouvrage (on pourrait presque parler de roman scientifique), lorsque le sociologue fait un plaidoyer drôle et palpitant sur la "démocratie capillaire à portée immédiate" rencontrée à Naples. Où il constate avec fatalité que tout ce qu'il a vu est à rebours de "*l'idéologie des sciences humaines [qui] vise la parole sèche et scientifique, mais qui charrie combien de mythes tenus cachés...*"

Le second exemple se réfère à ma participation à un jury d'habilitation à diriger les recherches avec un politiste spécialiste reconnu sur le développement rural et les politiques environnementales en Europe (Moquay 2015). Son manuscrit fait le récit du mandat de maire qu'il vient d'exercer à temps plein pendant six ans et notamment de la crise qu'il a dû gérer en première ligne avec les habitants, le gouvernement et les assurances suite au passage dévastateur de la tempête Xynthia sur son territoire. Au terme de cet essai de "confrontation au réel" (ce sont ses termes), l'auteur concède que l'entrelacement des épreuves émotionnelles et techniques le plonge dans un abyme de perplexité sur le rôle du savoir expert pour éclairer l'agir politique. Où il souligne en conclusion à quel point, dans son expérience du pouvoir, son savoir académique n'a occupé "*assurément qu'une place ténue, un strapontin*".

Ces deux exemples entrent en écho avec le plaidoyer d'Ivan Jablonka dans son ouvrage *L'histoire est une littérature contemporaine*. L'historien défend l'idée que le verbe et les faits se fécondent, y compris sur le plan scientifique, et son essai suggère même des clefs de lecture sur les ivresses et les aveuglements du chercheur-romancier dans son rapport sensible à la vie en société. Pour notre recherche, cette double piste (esthétique et introspective) suggère qu'il existe un langage sensible des traumatismes enfantins, de l'impuissance incarnée et de l'esprit des lieux. Le roman et le langage cinématographique nous permettent d'entrevoir un nouveau lexique de la politique touchant à ce que l'on pourrait qualifier comme de la *démocratie sensible*. Pour le chercheur, les larmes du pouvoir semblent indicibles et insaisissables mais elles n'en demeurent pas moins des indices éclairants de compréhension des ressorts du pouvoir.

Références citées

- Abélès Marc, 2014, *Penser au-delà de l'Etat*, Belin
- Blondiaux Loïc, Traïni Christophe (dir.), 2018, *La démocratie des émotions*, Paris, Presses de SciencePo
- Braud Philippe, 1971, *Le jardin des délices démocratiques*, Paris, Presses de la FNSP
- Clastres Pierre, 1974, *La société contre l'État*, Éditions de Minuit
- Faure Alain, 2016, *Des élus sur le divan. Les passions cachées du pouvoir local*, Grenoble, PUG
- Faure Alain, avril 2018, "Les ivresses inattendues du pouvoir local (voyage en ego-politique)", *Revue Sens-Dessous*, n° 21
- Faure Alain, Négrier Emmanuel (dir.), 2017, *La politique à l'épreuve des émotions*, Presses Universitaires de Rennes
- Jablonka Ivan, 2014, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil
- Le Bart Christian, 2018, *Les émotions du pouvoir: larmes, rires, colères des politiques*, Armand Colin
- Moquay Patrick, 2015, "Territoire et politique: un retour réflexif", *Habilitation à diriger des recherches*, Université Grenoble Alpes
- Muller Pierre, 2015, *La société de l'efficacité globale*, PUF
- Rosa Hartmut, 2018, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, La Découverte
- Sfez Lucien, 1980, *Je reviendrai des terres nouvelles. L'Etat, la fête et la violence*, Paris, Hachette
- Sommier Isabelle, Crettiez Xavier (dir.), 2012, *Les dimensions émotionnelles du politique*, Rennes, PUR
- Traïni Christophe (dir.), 2015, *Émotions et expertises. Les modes de coordination des actions collectives*, PUR